

No. I—ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

ART. I. — COMPOSITION FRANÇAISE.

Pédagogie.—Il n'est pas d'exercice qui, bien conduit et bien mis au point, puisse être plus attrayant et plus fructueux. Il sert à apprendre aux plus jeunes enfants, sans qu'ils s'en aperçoivent, l'art d'observer, de regarder au fond, d'examiner les divers éléments d'un tout — puis, de réfléchir, de méditer, de disposer les pensées et les observations.

Mais il faut suivre une *méthode* élémentaire, facile, logique, agréable même. Une fois connue, il s'agit de la répéter souvent, en vue d'assouplir l'intelligence, l'imagination et la sensibilité des élèves.

L'on trouvera des sujets à traiter dans les dictionnaires encyclopédiques et dans certains ouvrages spéciaux. — Nous en avons déjà beaucoup indiqués dans la REVUE, et nous allons continuer, avec des développements pratiques. Mais nous ne ferons choix que d'objets qui tombent sous les sens.

A. — Sujets à traiter.

Les instruments des arts mécaniques ou métiers — Marteau; — hache; — couteau; — ciseaux; — scie; — brosse; — clou; — épingle; — vis; — pince; — rabot; — aiguille; — quenouille...

Remarque. — Il serait facile de multiplier ces instruments; l'on n'aura que l'embarras du choix: l'on y reviendra.

L'important est de susciter des *idées*, des *sentiments*, de les juxtaposer, de les arranger, de les mettre en œuvre. Il faut procéder à ce travail, toujours pénible et lent, au tableau noir, en présence de toute la classe, par voie d'interrogations et de réponses. Celles-ci seront notées au tableau, en même temps que l'élève les inscrit sur leur cahier de brouillon.

B. — Manière de traiter un sujet.

Avant tout résumons les procédés d'invention — que nous avons exposés en détail, année 1900, p. 199... 247... 295.

1. **Étymologie** d'un mot, son origine, son sens naturel.
2. **Signification** propre, sens figuré, par analogie et extension.
3. **Définition** et énumération, description ou explication.
4. **Comparaison** avec un autre mot, égalité, infériorité, supériorité.
5. **Opposition** ou contraste, antithèse, différence.
6. **Causes et effets; genre et espèce.**

7. **Excellence** et importance d'une chose ; **beauté** et **convenance** ; — **facilité** et **agrément** ; — **utilité** et **nécessité** ; **qualités** et **defauts** ; — **dangers** ou **avantages**.

Il convient que le professeur manie intellectuellement et avec habileté ces moyens d'invention, qui seront pour lui d'un secours indispensable et qu'il rendra facilement maniables entre les mains des élèves. La littérature est un art : point d'art, sans procédés connus et utilisables.

C. — Exemple d'invention.

1. Prenons le mot, **marteau**. Avec le paradigme qui précède, il sera aisé de trouver des idées sur ce mot : nous supprimons les interrogations.

a) L'origine du mot est latine : *martellum* ; *lum* final tombe et l'on a *martel*, "marteler, martelage, martelet, marteline."

Le **sens premier** et direct est celui de désigner "un outil formé d'un manche et d'une masse de fer ou de bois dont un côté (*tête*) est généralement rectangulaire, légèrement bombé, et l'autre (*panne*), aminci en biseau.

b) Voilà une **description** de l'objet. En voici deux **espèces**. *marteau d'assiette*, outil de paveur à tête ronde, à panne large et pointue, pour fouiller la terre et assécher les pavés ; — *marteau à pointes*, outil du tailleur de pierres, à tête armée de pointes, pour entamer le bloc de pierre.

c) Le **sens figuré** rappelle le proverbe : "Etre entre l'enclume et le marteau," entre personnes d'intérêts opposés.

d) Le sens par **extension** désigne un battant métallique, attaché à une porte à l'extérieur, et avec lequel on frappe pour se faire ouvrir. Et l'on dit : "graisser le marteau," pour qu'il joue plus facilement. Ici, de nouveau le sens figuré rappelle le vers des *Plaideurs* de Racine :

On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau,

c'est-à-dire, sans donner de l'argent au portier.

Le même sens désigne encore : le "marteau d'horloge ou de pendule" : battant qui frappe sur le timbre pour indiquer les heures.

e) Si l'on consulte le No 7 du paradigme : "Excellence et importance... utilité et nécessité... etc.," l'on fera surgir de nouvelles idées, à volonté et au choix.

N.B. — Quand on a ainsi réuni les éléments d'une composition, on en indique aux élèves le développement : c'est la mise en œuvre, d'une façon pratique, des idées et des mots.

D. — Développement.

Le marteau est l'outil des artisans et des artistes. C'est l'un des instruments les plus indispensables et communs à la plupart des arts mécaniques. Il varie beaucoup de forme et de poids, selon l'usage auquel on l'applique.

L'on appelle "ouvriers à marteau" ceux qui en font un emploi particulier et fréquent, tels que forgerons, chaudronniers, ferblantiers, serruriers, ajusteurs.

Les tailleurs de pierres se servent du marteau à pointes, afin de donner au bloc qu'ils travaillent une apparence en piqûres dont l'œil reconnaît l'agrément. Outil des paveurs de rues, le marteau d'assiette, à panne large et pointue, sert à fouiller la surface du sol et à asseoir d'aplomb les pavés.

Qui ne connaît le marteau des portes, dont on frappe une plaque de fer, pour faire ouvrir à ceux qui habitent la maison? Si l'on voulait jadis être admis par le portier, on avait soin de "graisser le marteau," en glissant dans sa main une pièce de monnaie...

L. Y.

La hache.

Ce mot est d'origine allemande (*hacke*). Il désigne un instrument de fer, servant à couper et à fendre, sorte de large lame en forme de triangle recourbé, convexe par la base, qui est tranchante, concave par les côtés et qui est assujettie à un manche.

Les peuples primitifs se sont servis de la hache, de même que du marteau: l'on retrouve encore les haches de fer, ou d'airain, ou de pierre, qu'ils manièrent tour à tour, suivant l'époque de leur civilisation.

Les haches, au Canada, ont servi à abattre les forêts vierges: Cartier en faisait don aux Indigènes, au XVI siècle. Depuis, les régions entières ont été défrichées et ouvertes à la culture.

Précieux instrument qui a été la richesse du pauvre dans tous les pays et qui a concouru à la grandeur de notre pays!

L. Y.

E. — Le petit Savoyard.

LE DEPART.

I.

— "Pauvre petit, pars pour la France!
Que te sert mon amour? je ne possède rien!
On vit heureux ailleurs; ici dans la souffrance!
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

C'est la mère du "Savoyard" — habitant de la Savoie, alors appartenant à la Sardaigne — qui est mise tout de suite en scène. Il y a plus de vivacité à commencer par le dialogue.

Idées et langage sont naturels dans la bouche de la mère ; mais quelle tristesse poignante dans les mots "pars..." au loin, "que... mon amour,"... "rien"... "ailleurs heureux..." "pars, mon enfant." Le dernier terme console et laisse espérer : "pour ton bien."

2.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délaissée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
"Renonce aux baisers de ton fils."

3.

Mais je suis veuve : on perd la force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi?... chez des pauvres aussi !
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie :
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

On sent l'élégie pleurer dans tous ces vers : on sympathise d'instinct avec cette infortunée "veuve." — Les idées sont : "J'ai travaillé pour te nourrir et j'étais heureuse, quand même ; je ne le puis plus, et me voilà sans joie ; je suis malade aussi : "pars donc !" — Le sens du vers : "Renonce..." est celui-ci : Laisse partir ton fils. "Où recourir" : demander du secours... Le tout est couronné d'une pensée religieuse : "où Dieu t'envoie."

4.

Mais si loin que tu sois, pense au foyer absent :
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

Vers charmants, aux sentiments délicats et vrais !... "foyer" c'est-à-dire demeure, maison ; "absent," épithète ou métaphore qui porte l'idée de la personne à la chose.

5.

Vois-tu ce grand chêne là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encore s'il était là pour guider ton enfance,
 Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi :
 Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense :
 Que je vais prier Dieu pour toi !

Ici le souvenir du défunt qui attendrit l'âme. Peut-être ces deux strophes eussent plus surpris, si le poète avait caché jusque-là le veuvage de l'infortunée mère, s'il eut dit, dans la troisième : "Mais je suis seule." Ce mot aurait traduit son isolement, la mort du père d'une façon voilée, et peut-être le décès des autres enfants. — "Quatre ans déjà passés" est un latinisme, imité de Malherbe et de Racine (*Athalie* I, 1). Combien ce langage est naturel !...

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde ?
 Seul, parmi les méchants — car il en est au monde —
 Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir ;
 Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils pour te nourrir !

Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.
 Ne pleure pas en me quittant ;
 Porte au seuil des palais un visage content.
 Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
 Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

La religion inspire au poète ces pensées chrétiennes : la bonté de Dieu veillant sur le pauvre petit orphelin. La parenthèse — "car... monde" — est un avertissement de la mère qui prémunit son fils contre un danger dont il ignore encore la réalité ; mais la Providence remplace la mère absente... "Dieu le veut ainsi" ; c'est la soumission de l'esprit et du cœur à la foi et à l'amour pratiques. Puis l'auteur amène le moyen d'accomplir cette volonté : le courage "Ne pleure pas..." dans la mendicité !... le chant du pauvre !

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
 Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;
 Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
 Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encore m'était donnée,
 J'irais te conduire moi-même par la main :
 Mais je n'atteindrais pas la troisième journée !
 Il faudrait me laisser bientôt sur le chemin ;
 Et moi je veux mourir au lieu où je suis née.

Quel émouvant *contraste* entre le chant du mendiant et les silencieux regrets de sa mère ! . . . Tout se lie et s'harmonise dans ce petit chef-d'œuvre : origine de ce chant, l'âge où l'on chante, la marmotte qui danse. . . Naturellement, la pauvre mère revient sans cesse sur elle-même, sur son impuissance, sur son attachement au sol natal où elle " veut mourir."

II.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu !"

Ce conseil suprême est superbe d'élevation morale et de religieuse résignation : tout y est résumé : "mère, fils, pauvre, bien, riche, prière, Dieu, père, bonheur quand même." N'est-on pas tenté de verser une larme sur les deux acteurs de cette scène émouvante, quand on entend tomber ce mot lugubre " adieu " ?

Et quelle mélancolie attendrissante dans les quatre vers qui suivent, par lesquels le poète veut bien clore la scène du *départ* ! C'est un tableau achevé.

12.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines
Et la mère avait dit : "Il faut nous séparer";
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

Cours sup. des Frères.

ALEX. GUIRAUD.

F. — Vers isolés.

L'heure suit l'heure, et le temps nous dévore.

LAMARTINE.

Expliquez ce vers — en ce qui regarde la nuit, — la classe, — l'année scolaire ; — les vacances.

La vie est un combat dont la palme est aux cieux.

C. DELAVIGNE.

Appliquer ce vers au devoir, — à la leçon, — à la vie en fa-

mille, — ou au pensionnat... Montrez combien cette pensée est bien plus noble et plus encourageante que celle de ce vers de V. Hugo :

La vie est un torchon orné d'une dentelle.

Commentez légèrement ces vers sur la mort chrétienne :

Et si l'on croit, si l'on espère,
Qu'est-ce mourir?... Fermer les yeux,
Se recueillir pour la prière,
Livrer l'âme à l'ange, son frère,
Dormir pour s'éveiller aux cieux !

X. X.

• • •

Que la terre est petite à qui la voit des cieux.

DELILLE.

Un frère est un ami donné par la nature.

LEGOUVÉ.

Le malheureux qui prie est déjà consolé.

MILLEVOYE.

No. II — HISTOIRE DU CANADA.

XV. — Leçon.

Assassinat de Jumonville. — Jumonville vengé. — Victoire de la Monongahéla. — Défaite de Dieskau. — Les sauvages et la guerre.

1. — Assassinat de Jumonville.

Il ne fallait qu'un incident pour faire éclater les hostilités dans la vallée de l'Ohio; cet incident fut l'assassinat de Jumonville. Ce jeune officier avait été envoyé, par Contrecoeur, commandant du fort Duquesne, pour sommer les Anglais de se retirer de la vallée de l'Ohio, attendu qu'ils étaient sur le territoire français. En apprenant l'approche des Français une troupe d'Anglais et de sauvages s'avança à leur rencontre. Elle était sous les ordres d'un jeune major, George Washington, devenu, plus tard, le premier président des Etats-Unis. Jumonville, suivi d'une escorte de trente hommes et portant un drapeau parlementaire, s'avance pour porter le message dont il est

chargé. Il est accueilli, au mépris du droit des gens, par deux décharges de mousqueterie et tombe mort, ainsi que neuf de ses compagnons. Les autres sont fait prisonniers, à l'exception d'un seul qui porte la nouvelle de cet odieux assassinat au fort Duquesne.

2. — Jumonville vengé.

On conçoit facilement quelle impression fit sur les Français l'assassinat de Jumonville. De Villiers fut chargé, par Contrecoeur, de venger son frère. Il ne perdit pas de temps, car, au commencement de juillet 1754, il était rendu, avec sept cents hommes, tant Canadiens que sauvages, au fort Nécessité. Ce fort était défendu par dix pièces de canon et cinq cents hommes sous les ordres de Washington. Abrisée derrière les arbres de la forêt, la petite armée canadienne fait pleuvoir, de toutes parts, une grêle de balles sur les Anglais. Le combat dure dix heures, pour se terminer par la capitulation de Washington qui a perdu quatre-vingt-dix hommes.

Prisonniers de guerre, les Anglais pouvaient s'attendre à de terribles représailles. Il n'en fut rien; on leur rendit la liberté à condition qu'ils quitteraient le territoire. "Nous pourrions venger un assassinat, dit de Villiers à Washington, mais nous ne le voulons pas." La générosité est une qualité bien française!

Cette générosité fut bien récompensée. L'Angleterre refusa de ratifier les conditions que Washington avait été trop heureux d'accepter. La guerre ne fut pas officiellement déclarée, mais la France et l'Angleterre se préparèrent à la lutte qui approchait, et envoyèrent des troupes en Amérique.

3. — Victoire de la Monongahéla.

Edward Braddock arriva d'Angleterre, en 1755, pour prendre le commandement des troupes anglaises. C'était un officier brave, mais arrogant, prétentieux, ne prenant conseil de personne. Quelque temps après son arrivée, les gouverneurs du Massachusetts, de New-York, de la Pennsylvanie, de la Virginie et de la Caroline du Nord se réunirent à Alexandria, pour arrêter un plan de campagne contre les possessions françaises. Braddock devait marcher sur le fort Duquesne et chasser les Français de la vallée de l'Ohio; Shirley attaquerait le fort Niagara; William Johnson s'emparerait de Crown Point; Monckton se chargerait du fort Beauséjour en Acadie.

On confia à Braddock une armée de 2,200 hommes. Après une marche longue et pénible à travers les montagnes, ce général arrivait, le 9 juillet, sur les bord de la rivière Monongahéla, à quelques milles du fort Duquesne.

Les Français avaient été avertis de son approche par leurs éclaireurs. De Beaujeu, à la tête de huit cents Canadiens et sau-

vages va à sa rencontre et lui dresse une embuscade dans laquelle le pauvre Baddock donne tête baissée. Les Canadiens, cachés derrière les arbres et les buissons, tirent sur les Anglais qui ne savent d'où partent les coups. Le désordre se met bientôt dans l'armée de Braddock inaccoutumée à cette manière de combattre. Après deux heures de combat la déroute est complète. Les Anglais ont perdu plus d'hommes que n'en comptait l'armée de de Beaujeu. Un grand nombre se noient en traversant la Monongahéla. Armes, munitions, habillements, papiers du général, tout tombe entre les mains des vainqueurs.

Braddock eut trois chevaux tués sous lui, et reçut un coup mortel dont il mourut quatre jours après.

De Beaujeu, qui avait communiqué le matin même, fut tué au commencement de l'action. Dumas, commandant en second, le remplaça à la tête de ses vaillants soldats. " Nous avons été honteusement battus par une poignée de Français," disait Washington, en parlant de cette bataille.

4. — Défaite de Dieskau.

Cette glorieuse victoire allait être bientôt suivie d'une défaite.

Le baron Dieskau arrivait à Québec en 1755, à la tête de trois mille hommes. Il devait d'abord attaquer Oswego, mais un incident vint changer son plan de campagne. On apprit, par les papiers de Braddock, tombés entre les mains des Français, que Johnson avait reçu ordre d'attaquer Crown Point (lac Champlain). Dieskau se dirigea alors de ce côté avec une armée composée de réguliers, de Canadiens et de sauvages. Ayant rencontré douze cents hommes commandés par le colonel Williams, qui se portaient au secours du fort Edouard, il les mit en déroute. Mais son imprudence le perdit. Grisé par ce succès et plein de mépris pour ses ennemis, il poussa la témérité jusqu'à entrer dans les retranchements de Johnson, avec une partie de ses troupes seulement. Repoussé une première fois il essaya, la seconde fois, une défaite complète. Blessé grièvement, il fut fait prisonnier.

5. — Les sauvages et la guerre.

A peine arrivés au Canada les Français cherchèrent à gagner les bonnes grâces des tribus sauvages du pays, à s'en faire des alliés. Les Anglais de la Nouvelle-Angleterre en firent autant. On vit bientôt les sauvages prendre part aux expéditions guerrières entreprises par les deux puissantes nations qui se disputaient l'Amérique du nord. Dans les armées françaises on voit des représentants de plus de vingt tribus différentes : Abénaquis, Hurons, sauvages de l'Ottawa, de la région des grands lacs et des pays de l'Ouest. Les Iroquois combattent dans les armées anglaises.

La présence des sauvages dans les partis de guerre français ou anglais fut cause de massacres sanglants, de boucheries qui font frémir. Les Indiens n'allaient au combat que pour piller et satisfaire leurs cruels instincts. Après une bataille, ils dépouillaient les blessés et les scalpaient sans pitié. On pouvait difficilement les empêcher de tuer ou de torturer les prisonniers. Ainsi, quand Diekau, grièvement blessé, fut fait prisonnier par le général Johnson, on le mit dans une tente autour de laquelle on plaça une forte garde. Un Iroquois trouva le moyen de se glisser sous la tente, et allait scalper le prisonnier quand il en fut empêché par les soldats chargés de le garder. Souvent, après la prise d'un fort, les femmes et les enfants, aussi bien que les hommes, étaient horriblement torturés par les sauvages. En présence de ces cruautés on se demande pourquoi deux nations civilisées recouraient aux services de pareils barbares.

NO III. — ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

PÉDAGOGIE. — Les leçons.

1. Comme les leçons doivent être parfaitement apprises, ne les imposez ni trop nombreuses, ni trop longues.

L'enfance est l'âge de la mémoire. donnez-lui des mots, des faits, des idées, des dates. Mais, sachez-le bien, l'enfant fait agir difficilement de concert sa mémoire et son intelligence. C'est à vous de provoquer cette double action, de faire que ces deux facultés s'aident et concourent au même but.

2. Les leçons ont un double dessein : augmenter le trésor des connaissances, en vue de l'avenir, — habituer à mener de front le travail des deux facultés ; bref, elles sont un exercice d'*érudition* et un exercice de *formation*.

3. Comment exécuter ce double dessein ? — Il importe de faire de toute leçon une *explication* préalable. Jamais ne départir de ce principe. Ainsi : — a) dégagez bien l'idée générale du morceau ; — b) indiquez les idées secondaires, leur ordre et leur liaison ; — c) montrez le rapport intime entre les pensées et les mots, les locutions, les phrases, les propositions et leur place ; dans chaque proposition, pensée, choix et ordre des termes, leurs rapports entre eux et avec les propositions, les phrases précédentes ou suivantes.

4. Personne ne niera l'efficacité de ces procédés d'analyse, qui morcelle un tout en ses parties. — Et il suit de là qu'il ne faut donner en leçon que des passages exquis, qui soient dignes de travail et gros de profit.

5. A l'enfant de refaire ou de compléter ce labeur, à part, en étude, en préparant sa leçon. Et l'on verra bientôt — c'est-à-dire à la récitation ce qu'il est, ce qu'il sait faire de son intelligence, de son jugement, de sa mémoire, ce qu'il aura fait de ses notes, de vos explications. — Il est évident que l'on peut s'aider des moyens sensibles de mnémotechnie, des alinéas, de la mémoire locale, du rapport des sens. . .

V. BAINVEL, *Causeries*, p. 56. . .

(A suivre.)

ART. I. — SUJETS A ETUDIER.

(V. p. 80, 117, 155.)

IV. — Une école littéraire.

1. Indiquer d'abord son **origine** : est-elle préméditée ou soudaine? Quelle est l'*historique* de son éclosion : circonstances antécédentes, concomitantes, subséquentes.
2. Nommer ensuite des **représentants** : reconstituer le *milieu*, le caractère d'hommes privés ou publics, d'écrivains déjà connus ou non, l'amitié qui les rapproche, leurs intentions et leurs desseins.
3. Enumérer les **causes** qui ont inspirée les fondateurs de cette école, les mobiles qui les poussent....
4. Dans quel **dessein** opèrent-ils? Est-ce un but personnel, lucratif... ou une fin désintéressée, artistique, patriotique, ou universelle?
5. De quels **moyens** se servent-ils? Quelles œuvres ou quel manifeste littéraire se publient sous leur inspiration? Y a-t-il un organe qui expose au public leurs visées; font-ils des réunions, des cercles?...
6. Les **obstacles** surgissent-ils devant eux? Quels sont les adversaires dans la lutte? Quelles œuvres leur oppose-t-on?
7. Quel **résultat** ou quelle *influence* amènent-ils à bien pour réussir et consolider leurs théories? Ce résultat se fait-il sentir immédiatement — ou ne vient-il s'accroître que plus tard?
8. Concluez enfin par le **jugement** des connaisseurs, de la critique favorable ou défavorable.

Exemples.

1. Qu'entendez-vous par *Renaissance* au XVI siècle, au point de vue littéraire?
2. Qu'est-ce que la fondation de l'Académie française a initié au XVII siècle d'après son histoire littéraire?
3. Que savez-vous de l'École des Précieuses, en France?
4. Délimiter exactement l'école romantique, en poésie — ou en prose; parallèle avec le classicisme.
5. Au Canada, concevez-vous une nouvelle école littéraire qui a fait son apparition : citer des noms, poètes et prosateurs.

ART. II. — POÉSIES DIVERSES.

A. — Le babillard.

A son approche menaçante,
 Tout fuit : malheur à ceux qui tombent sous sa main!
 De son babillage inhumain,

Les yeux étincelants et la bouche écumante,
 Il vous harcèle, il vous tourmente :
 Harassé, fatigué, je succombe au sommeil ;
 Et c'est lui que j'entends encore à mon réveil.

Le "Babillard" — mot formé par imitation : *babil...* — est celui qui bavarde d'une manière futile, enfantine, qui parle avec intempérance avec indiscretion, sans grande réflexion ni malice.

L'auteur généralise d'abord ; puis, il trace le portrait physique de l'importun personnage : "approche... les yeux... la bouche..." Les effets qu'il produit : "un tourment, la fatigue, le sommeil, le réveil." — "Fatigué" devrait venir avant "harassé."

En vain vous espériez échapper par la fuite :
 Inutile secours ! bientôt à votre suite,
 Pour vous atteindre il a pris son essor.
 Vous êtes déjà loin, il vous harangue encor.
 Fuyez ! gardez qu'il ne vous voie ;
 Dans quelque abri voisin, quelque asile écarté,
 Enfoncez-vous : un bavard évité,
 Dès qu'il la ressaisit, ne lâche point sa proie.

Pour changer et renforcer son indignation, l'auteur a recours à l'asprosthope et à la seconde personne : c'est un art de personifier ainsi un interlocuteur imaginaire.

La "fuite" est un autre effet de l'impertinence du babillard : on a exagéré à dessein par une peinture en mouvement "fuyez... enfoncez-vous..."

Les mots sont simples et sans prétention. Remarquez le mélange des vers de 12, 10, 8 syllabes, l'éllision de "encor" en poésie, l'inversion "dès qu'il la... sa proie."

— "A propos, j'avais oublié,
 Dit-il, ce point ne fut discuté qu'à moitié :
 Votre bonheur veut que je m'en souvienné ;
 Puisque je vous retrouve, il faut que j'y revienne."

Ce propos, en exemple, jeté là, en passant, fait image et est naturel, conforme à l'expérience : on ne saurait mieux varier un sujet, et rompre la monotonie d'un récit ou d'une description.

Il dit, reprend son homme, et s'accrochant à lui,
 Lui paie en l'assommant l'arriéré de l'ennui.

L'on voit le babillard "reprend son homme" : voilà bien un portrait général il ne s'agit pas d'un individu en particulier.

Rencontre-t-il des auditeurs revêches ?
 Il part : dans le groupe voisin,
 Va chercher des oreilles fraîches
 Qui l'écotent jusqu'à la fin.

B. — Ce que dit la goutte d'eau. (Suite)

II.

"Plains-moi ! La goutte d'eau n'a pas été chanceuse.
 Homme ! plains l'éternelle et pâle voyageuse
 Qui va toujours depuis les déluges anciens !
 Oh ! s'arrêter, se reposer parmi les siens,
 Quelque part, dans la paix d'une terre accueillante !
 Ma vie est une chose étrangement fuyante...
 Parfois, lasse d'aller, je m'attarde pourtant
 Aux plis de la rivière, aux roseaux de l'étang :
 Car j'ai l'inassouvi désir d'une patrie.
 La halte serait douce, où l'herbe est si fleurie,
 Au bruit des peupliers qu'un souffle fait frémir :
 Le soleil me soulève où je veux m'endormir !
 Oh ! tourment ! s'évader, se disperser encore !
 Qui s'éloigne du sol se perd et s'évapore.

La terre seul a fait les noms qu'on m'a donnés,
 Les noms de mes ruisseaux dans leurs lits inclinés ;
 Sous l'appui d'une terre, où flotte, vain fantôme.
 Moi, lorsque tout se fixe et tout garde un arôme,
 Je m'écoule au hasard sans forme et sans saveur.
 Je passe, et mon cristal, comme un regard rêveur,
 Ignorant les bonheurs vrais des chaumières closes,
 Ne prend que les reflets illusoire des choses.
 Je vais, et porte envie à qui ne s'en va pas,
 Au seuil de la maison si petite, là-bas,
 Qui sait tant de secrets en sa vieille mémoire,
 Au brin de saule, au jonc qui tremble sur la moire
 Du courant, sans porter ailleurs ses floraisons,
 Au soc, fidèle ami des arrières-saisons,
 Au grain qui germe, au cep de vigne qui s'accroche,
 A l'ciseau qui se pose, et, content du nid proche,
 Berce son dernier chant dans les rameaux du soir.

— J'ai u parfois un pauvre homme, accablé, s'asseoir
 Et pleurer de l'adieu des collines lointaines ;
 Mais ses pleurs font envie à l'eau de mes fontaines :
 Qui souffrit d'un départ à l'espoir d'un retour,
 Qui ressent son exil garde au cœur un amour !
 Moi, je ne puis aimer, je n'aime pas : mon onde,
 Depuis la première aube, a trop couru le monde !

Homme, il faut, pour l'amour, l'horizon familier,
 Les frontières d'un ciel qui ne peut s'oublier :
 Il faut l'enchantement du natal paysage
 Avec les mêmes yeux et le même visage :
 Et moi, glissant partout sans pouvoir m'attacher,
 Sur mes flots j'ai vu trop de regards se pencher !
 Un cœur ne peut aimer sans d'étroites tendresses.
 Je passe indifférente et neutre : mes caresses
 Répandent sans le savoir la vie ou le trépas.
 Le mal ? le bien ? tout m'est égal : je n'aime pas.

Et partout, — dans la nue altière qui s'ennuie,
 Dans l'égouttement lent et triste de la pluie
 Sur l'effeuillage triste et lente des forêts,
 Dans les remous du fleuve, où roulent des regrets,
 Dans l'âcre flux, semeur d'épaves sur la grève,
 Ici, là, n'importe où, condamnée aux grands rêves
 Planétaires, sans coin de patrie à nommer,
 Je traîne mon chagrin de ne pouvoir aimer.

Revue des poètes, janv. 1906.

G. ZIDLER.

Remarque. — Il est certain que le poète manie sa langue et son vocabulaire avec aisance et finesse : c'est le moindre de ses mérites.

Qu'une goutte d'eau lui ait inspiré ces réflexions, sorte d'allégorie diaphane où l'on devine plus qu'il ne l'ose ou ne le veut dire, c'est un mérite plus appréciable et qui décèle un vrai talent d'artiste. L'on remarquera l'alliance du physique et du moral, de la vision concrète des objets et de l'invisible qu'il y associe : nous voudrions aussi une allusion religieuse au Créateur de la goutte d'eau. L'auteur est-il seulement élève de l'école réaliste ? La croyance en Dieu, et le culte qu'il mérite, au lieu de nuire à l'inspiration et d'abaisser l'essor, les rehausse en élevant les esprits et les cœurs. M. Chapman a une corde de plus à sa lyre : la fibre religieuse.

C. — Vers à commenter.

1. Prenez quelques-uns des vers *proverbes* de la pièce précédente, et tentez de les développer à l'aise, largement. Ceux-ci peuvent vous inspirer :

- a) Qui souffrit d'un départ à l'espoir du retour.
- b) Qui ressent son exil garde au cœur un amour !
- b) Un cœur ne peut aimer sans d'étroites tendresses.

ART. III. — LITTÉRATURE GRECQUE.

II. — Période épique.

HOMÈRE : L'Iliade. — §VI. Les personnages en particulier.

Les hommes.

A. *Achille*. — Cette figure domine toutes les autres et par le prestige de son invincible bravoure, et par je ne sais quelle grâce juvénile et chevaleresque, qui ornent son front comme une auréole. Le caractère du héros est fait de *qualités* qui le rendent sympathique, de *faiblesses* qui trahissent une nature primitive et indomptée.

Le poète, en effet, lui a donné les fougueuses passions et les instincts farouches des guerriers de son temps : éclats subit de la colère qui vomit contre Agamemnon les sanglants outrages ; haine aveugle, qui le pousse à prononcer le solennel serment de ne plus combattre et à réclamer avec sanglots à Thétis les représailles d'un affront ; ressentiment implacable, en face des défaites successives des Grecs ; inflexible opiniâtreté, devant laquelle viennent se briser le repentir du chef, l'aveu de ses torts, l'offre d'une réparation, comme aussi l'éloquence suppliante des ambassadeurs : telle est la phase de la colère inexorable. Celle de la vengeance est plus terrible encore, quand il entasse cadavre sur cadavre et qu'il immole Hector, traînant ses dépouilles autour du tombeau de Patrocle.

Les qualités font vite oublier ce qu'il y a de trop humain dans son âme. C'est une nature modérée et réfléchie jusqu'à un certain degré : et envers les envoyés qui reprennent Briséis et envers l'ambassade ; — une nature droite, n'ayant peur de rien, sans dissimulation, haïssant la fourberie dans autrui et franc pour son propre compte ; — une nature sensible, qui le fait pleurer son père, le fait songer à sa mère, à éloigner le fléau qui décime l'armée, et arme son bras pour venger son ami ; — une nature élevée, car la seule lyre au camp est sous sa tente, et il atteint dans l'entrevue avec Priam, le suprême degré de la grandeur morale.

L'ensemble de ce caractère est vraiment le triomphe du génie d'Homère : l'homme antique atteint rarement de plus haut sommet.

B. *Hector*. — Le ton pur, la touche à la fois mâle et gracieuse de ce beau caractère en font le modèle intéressant des héros saintement armés pour la défense de leur autels, de leurs foyers, de leur pays : mélange inexprimable de tendresse, de vertus domestiques, de patriotisme, de constance et de religion.

Comme guerrier, Hector est le rempart vivant de Troie assiégé. Dix années de luttes meurtrières n'ont pas entamé sa vaillance et son énergie sans cesse renaissantes. Il provoque le plus vaillant des Grecs à un combat singulier ; il force le camp ennemi ; resté seul dans la plaine, il succombe bravement en luttant contre Achille protégé par une divinité qui vient de le trahir lui-même.

Comme époux et comme père, il est touchant et sublime dans la scène incomparable de l'entrevue dernière (Liv. VI.) Les détails sont d'une grâce exquise et attendrissante. Que d'amour dans ce sourire du père à la vue de son enfant qu'effraie le panache de son casque! Chez la mère, l'émotion se révèle par des larmes; le père sourit en silence, comme si la joie et la crainte lui eussent étouffé la voix dans les sanglots.

C'est un fils respectueux et aimant envers Priam et Hécube; il ne chérit pas moins tous ses frères, et même Hélène; jamais un mot dur, jamais un acte qui froisse ou qui blesse l'âme des siens!

On est tenté de croire que le poète a fait appel aux ressources de son cœur pour parer ainsi la victime qu'on allait immoler à la gloire de son propre pays. Les autres héros d'Homère, on les admire; mais son Hector, plus doux, plus humain, presque chrétien, on le pleure avec les siens.

Mots français dérivés du grec.

III.

Ana (prép.) indique : redoublement, éloignement, renversement, mouvement de bas en haut, décomposition etc...

1. **Anabaptiste** (*baptistês*, celui qui baptise, comme Jean-Baptiste) : nom d'hérétiques qui rebaptisent les enfants, quand ils ont atteint l'âge de raison.
2. **Anévrisme** (*ana* ; *eurusma*, dilatation) : tumeur formée par un afflux du sang, qui amène la distension des tuniques artérielles : "rupture d'un anévrisme."
3. **Anachorète** (*choro* aller) : qui se retire à l'écart, qui vit dans la solitude; ermite (*êrêmos* : désert)
4. **Anachronisme** (*chrônos*, temps) : erreur qui consiste à placer un événement à une date autre que la vraie. Ex. : Henri IV *électrisait* ses soldats.
5. **Anagramme** (*gramma*, lettre) : mot formé par la transposition des lettres d'un autre mot et ayant un autre sens, comme : rame, mare (d'eau), amer; ancre, crâne, nacre, rance; canaille, alliance, etc.
6. **Anastrophe** (*strêpho*, tourner ; *strophê*, mouvement du chœur antique de gauche à droite, *strophe* qu'il chantaient alors) : renversement de l'ordre habituel des mots : "me voici : voici moi; ce Dieu juste, comment évitera-t-on son jugement?"
7. **Anathème** (*thêma*, ce qui est posé, établi) : exposition et aussi personne exposée publiquement (*ana* : en haut) à la malédiction de l'autorité ecclésiastique; puis cette malédiction elle-même.
8. **Analyse** (*analusis*, dissolution : séparation des parties d'un tout, résolution d'un composé en ses éléments.
9. **Anatomie** (*tomê* coupure, section) : dissection des corps organisés — végétaux et animaux — en vue d'étudier la forme et la

position des diverses parties, de leurs organes. — **Musée anatomique**, qui contient des représentations en plâtre ou en cire de corps disséqués.

10. **Analogie** (*logos*, raison, rapport) : raisonnement "d'après" certaines ressemblances entre deux choses et qui permettent de conclure de l'une à l'autre.

11. **Analectes** (*lecta*, choses cueillies, choisies) : fragments, morceaux choisis tirés de plusieurs auteurs.

(A suivre.)

ART. IV. — HISTOIRE D'ANGLETERRE.

Leçon VI. — Durant la guerre de Cent ans.

1. **Richard II** (1377-99) est le fils du *Prince Noir*, l'aîné des cinq enfants d'Edouard III (V. p. 163). Il est roi à dix ans; sous la tutelle de ses trois oncles, Lancaster, York et Gloucester.

Il gouverna d'abord avec le concours d'un conseil de régence et d'un parlement dévoué à ses intérêts; il en obtint l'impôt de capitation (*Poll-Tax*), dont le prélèvement fit naître une révolte.

2. **Wicléf**, Jean, (1324-84) étudia à Oxford, montra de l'aversion pour la philosophie de l'école scolastique et soutint les prétentions du pouvoir royal contre l'Eglise. Il fut nommé néanmoins à la cure de Lutterworth. Avec ses disciples, il traduisit la Bible en anglais (1378-82), et envoya partout des prédicateurs de sa doctrine. Il réclamait l'abolition des vœux monastiques, celle des dîmes ou offrandes imposées, ... et mourut, sans être inquiété.

Walter Lollard, en Allemagne, se choisit douze apôtres et compta jusqu'à 20,000 disciples: il fut condamné et brûlé vif à Cologne, en 1322. Ses erreurs avaient préparé celles de Wicléf et de Jean Huss.

John Ball, disciple de Wicléf, prêcha l'égalité aux paysans: "Quand Adam bêchait et qu'Eve filait, qui donc était gentilhomme?"

Avec **Wat Tyler** (Gautier de Tuilier), les paysans de Kent marchent sur Londres. Le jeune roi Richard les arrête, et Wat est poignardé (1382).

3. Richard veut gouverner par lui-même. Il se débarrasse de ses oncles, dont l'un, le duc de Lancastre, va conquérir la Castille; il prend pour ministres Michel de la Poole, Robert de Vere, **Tresilian** — Révolte du duc de Gloucester avec l'appui du Parlement (1388): les indignes ministres du roi sont condamnés à mort ou exilés.

4. En 1389, Richard II ressaisit le pouvoir, signe une trêve de 28 ans avec la France, et choisit pour épouse Isabelle, fille de Charles VI (1396). — Gloucester, de nouveau rebelle, meurt en prison.

5. Richard exerce alors un gouvernement tyrannique. Il exile Henri son cousin, fils du duc de Lancastre, lequel se retire à Paris. Mais à la mort de son père, Henri revient d'exil: toute l'Angleterre se soulève en sa faveur; Londres l'accueille avec enthousiasme.

Richard qui revient d'une expédition en Irlande, est pris, déposé, et meurt captif au château de Pontefract.

1. HENRI IV de Lancastre (1399-1413). — Henri IV a usurpé à la fois sur Richard II et sur la famille de Lionel, duc de Clarence: ce qui amènera, plus tard, la guerre des *Deux Roses*. Le nouveau roi compte beaucoup d'ennemis. — Il réprime les conspirations de **Ruthland**, fils du duc d'York (1400), et renouvelle la trêve avec la France (1401).

2. Une grande **insurrection** éclate, en 1403: le comte de Northumberland, son fils Henri Percy, surnommé, à cause de valeur, *Hotspur* (chauds éperons), le chef gallois Owen Glendour, le roi d'Ecosse, Robert Stuart, veulent donner la couronne au jeune Mortimer, comte de March, héritier de la maison de Clarence (V. p. 163). — A la bataille de *Shrewsbury*, Henri IV est vainqueur, Percy est tué; le trône est affermi.

3. La paix amène l'accroissement des communes, qui obtiennent la liberté de discussion, l'exemption d'arrestation, la consultation dans le vote des impôts et des subsides...

C'est l'époque de la formation définitive de la langue anglaise. Geoffroy **Chaucer** (1328-1400), favori du roi, le premier grand poète d'Angleterre, écrit le recueil satirique des "Contes de Cantorbéry."

Le fils du roi, Henri, prince de Galles, "le plus mauvais sujet du royaume" dans sa jeunesse, devint en 1413, un roi sage, sévère et pieux. Il attaquera la France en 1415.

(A suivre.)

ART. V. — LITTÉRATURE CANADIENNE.

ART. I. — Les auteurs de Mémoires.

§ JACQUES CARTIER. (V. p. 131 et 167.)

Nous avons analysé et apprécié le récit des premiers voyages de l'illustre Découvreur.

Du troisième voyage, en 1540-42, nous avons un récit tronqué, ne comprenant que *quatre chapitres*. Il a été conservé par l'Anglais Hakluyt, qui l'a inséré dans son œuvre.

Le premier chapitre indique que "François I ordonne à J. Cartier de faire de plus amples découvertes; les préparatifs, les contretemps que subit le sieur de Roberval, nommé lieutenant du roi au Canada; le départ de Cartier avec cinq navires. Son arrivée à Sainte-Croix, la construction d'un fort à quatre lieues plus haut, à Charlesbourg-Royal."

Le second étale "la description de Charlesbourg-Royal," aujourd'hui le Cap-Rouge.

“Des deux côtés de la rivière, il y a de fort bonnes et belles terres, pleines beaux et puissants arbres que l'on puisse voir au monde, et de diverses sortes... Il y a de plus beaux érables, cèdres, bouleaux et autres que l'on n'en voit en France; et proche de cette forêt, sur le côté sud, la terre est couverte de vignes, que nous trouvâmes chargées de grappes, aussi noires que ronces, mais non pas aussi agréables que celles de France, par la raison qu'elles ne sont pas cultivées, et qu'elles croissent naturellement sauvages.

Le troisième et le quatrième chapitre (très court) parlent des tentatives de Cartier pour remonter les rapides de Lachine et du Sault Saint-Louis. A son retour à Stadaconé, Cartier fortifie les deux sommets du Cap Rouge, pour se mettre à l'abri des attaques des Indiens.

Du quatrième voyage, il ne reste aucune trace directe: on ne le connaît que par les relations suivantes.

§ II. — JEAN ALPHONSE ET ROBERVAL.

1. Sous ce titre: “Le routier de Jean Alphonse de Saintonge, premier pilote de Roberval,” nous avons un récit de 7 pages, formant une sèche nomenclature des distances, des îles, des caps, de l'embouchure du Saint-Laurent à Belle-Isle jusqu'au Cap-Rouge, en 1542.

2. Du sieur de Roberval, il reste 4 chapitres, sous ce titre: “Le voyage de Jean-François de la Roque, chevalier..., commencé en avril 1542.”

Le premier chapitre mentionne le départ de la Rochelle, l'arrivée à Terre-Neuve, où le lieutenant rencontre Cartier, lequel refuse de rebrosser chemin avec lui. — Ici la forme du récit est plus correcte et mieux enchaînée.

Après avoir rendu ses devoirs à notre Général, Cartier lui dit, qu'il avait apporté certains diamants, et une quantité de mine d'or qu'il avait trouvé au pays. Le dimanche suivant on fit l'essai de cette mine, et elle fut trouvée bonne...

Mais lorsque notre Général, qui avait des forces suffisantes, lui eut commandé de retourner avec lui, Cartier et ses gens remplis d'ambition, et parce qu'ils voulaient avoir toute la gloire d'avoir fait la découverte de tous ces objets, se sauvèrent secrètement de nous, la nuit suivante, et sans prendre congé partirent incontinent pour se rendre en Bretagne.

Le second récit montre l'installation de Roberval au Cap-Rouge; il change le nom de Charlesbourg-Royal en celui de France-Roy.

Le troisième chapitre fait le récit des coutumes et des mœurs des Indiens.

Le quatrième (très court) relate l'expédition au Saguenay (5 juin 1543). Sur huit barques, tant grandes que petites, l'une périt avec huit personnes.

Il est regrettable que la suite de ces relations soit perdue; espérons qu'un jour cette lacune sera comblée.

§ III. — MARC LESCARBOT (1560-1630).

I. BIOGRAPHIE. — La vie de cet écrivain est peu connue. On ignore la date précise de sa naissance et celle de sa mort.

Lui-même écrit, dans son *Histoire* (Livre IV, ch. I.) qu'il est né à Vervins; il prend le titre de *seigneur de Saint-Audebert*, hameau annexe de la commune de Presles et Boves, arrondissement de Soissons. Il s'était inscrit au barreau de Paris comme avocat au Parlement.

Le désir de faire fortune au loin, — surtout un esprit de curiosité intense que dénote son œuvre — le poussa aux voyages et aux aventures: au Canada, en Suisse...

Les connaissances de cet avocat sont variées et étendues, les qualités de son esprit solides, esprit fin, enjoué, délicat, nourri de la lecture des classiques grecs et latins qu'il cite souvent et avec complaisance.

II. BIBLIOGRAPHIE. — I. "Histoire de la Nouvelle-France." Paris, Jean Milot, 1609, in-8; — II. *ibid.*, 1612; — Paris, A. Périer, 1617; — Paris, Tross, 1866, 3 vol. 12. — II. "Les Muses de la Nouvelle-France," poésies placées à la suite de l'édition Tross.

III. — "Le Tableau de la Suisse, auquel sont décrites les singularités des Alpes"; Paris, 1618, in-4 de 79 pages.

IV. — "La chasse aux Anglais dans l'île de Ré et au siège de la Rochelle," Paris, 1629, in-8.

III. ŒUVRES. — A. Histoire de la Nouvelle-France.

En homme de loi et en écrivain de profession, M. Lescarbot a divisé cette œuvre en six livres d'inégale valeur et de longueur différente.

Liv. I — 20 chapitres: Récit des voyages et découvertes des marins français aux Indes Occidentales, Terre-Neuve, Floride, Virginie.

Liv. II — 10 chapitres: Récit des voyages du capitaine Villegagnon en la France antarctique du Brésil.

Liv. III — 32 chapitres: Récit des voyages de J. Cartier au Canada: c'est le manuscrit de Hackluyt.

Liv. IV — 19 chapitres: Voyages des sieurs de Monts et de Poutrincourt.

Liv. V — 6 chapitres: Récit du voyage de l'auteur lui-même, en 1607; Champlain.

Livre VI — 26 chapitres: Peinture des mœurs, coutumes et façons de vivre des Indiens de la Nouvelle-France, comparées à celles des anciens peuples.

Appréciation.

Les trois derniers seuls nous offrent un intérêt de curiosité et d'information nouvelle. Non pas certes que le quatrième livre nous laisse indifférent : les renseignements concernant de Monts et Pou-trincourt, leurs tentatives et leur dévouement patriotique sont très précieux et d'une haute valeur historique.

Lescarbot est-il *sincère* et *véridique*? Il cherche la vérité et l'expose de son mieux; sans doute, il écrit parfois, sur un oui-dire, et s'il a fait erreur, sa bonne foi ne saurait être soupçonnée.

Lescarbot est un *intellectuel* et un *philosophe*. Non content de faire le récit des événements et de peindre les régions de la Cadie (sic) et de la Nouvelle-France, il aime à remonter aux causes, aux motifs, aux intentions des personnages. Souvent il émet son avis personnel, il conseille les associés des compagnies, il loue ceux-ci et il blâme ceux-là. Il n'est rien de plus palpitant d'intérêt que son dernier livre, qui est une étude comparée des mœurs et des coutumes des nations. Les développements en sont pittoresques et diffus à perte de vue : l'auteur y a mis toutes ses connaissances mythologiques, scripturaires, historiques, philosophiques; c'est un panorama des nations du globe.

Lescarbot est un *esprit* curieux des détails, de rapprochements, de traits de mœurs, de coutumes anciennes et modernes, de linguistique même et de langage...

C'est un "écrivain original," qui aime l'ordre et la logique, concevant les idées à sa façon et les exprimant avec clarté, sans apprêt, sans recherche.

Sa *phrase* est encore très latine, complexe et enchevêtrée d'ordinaire, sans ponctuation soignée: il faut l'habitude de la période pour le suivre sans trop de fatigue. Il est de son époque, où la langue se forme insensiblement; elle a une saveur spéciale, comme celle de saint François de Sales, de Balzac et de Voltaire. Donnons d'ailleurs un exemple.

" Les éturgeons et saumons gagnent le haut de la rivière Diaphin au dit Port-Royal, où il y en a telle quantité qu'ils emportèrent les rets que nous leur avions tendu sur la multitude que nous en avions vus.

" En tous endroits le poisson y abonde de même. Les sauvages font une claie qui traverse le ruisseau, laquelle ils tiennent quasi droite, appuyée contre des barres de bois en manière d'arcs-boutants et y laissent un espace pour passer le poisson, lequel espace ils bouchent quand la marée s'en retourne, et se trouve tout le poisson arrêté en telle multitude qu'ils le laissent perdre. Et quant aux éturgeons et aux saumons, ils les prennent de même, ou les harponnent, tellement qu'ils sont heureux : car au monde il n'y a rien de si bon que ces viandes fraîches.

" Et trouve par mon calcul que Pythagore était bien ignorant de défendre en ses belles sentences dorées l'usage des poissons, sans distinction. On l'ex-cuse sur ce que le poisson étant muet a quelque conformité avec sa secte, en

laquelle la muetise (ou silence) était fort recommandé. On dit encore qu'ils le faisait pour ce que le poisson se nourrit parmi un élément ennemi de l'homme. Item que c'est grand péché de tuer et manger un animal qui ne nous nuit point. Item que lui Pythagore ne mangeait que de viandes qu'on puisse offrir aux Dieux. . et autres bagatelles pythagoriques. Mais toutes ces superstitions-là sont folles ; et voudrai bien demander à un tel homme si étant au Canada il aimerait mieux mourir de faim que de manger du poisson. etc. etc."

Cet extrait suffira pour indiquer la manière de Lescarbot : car il ne s'arrête pas là ; il paraphrase encore, en évoquant l'usage des poissons chez "les Cordeliers de Saint-Malo et des curés."

En résumé, Marc Lescarbot a laissé une œuvre qui nous intéresse vivement : il nous manquerait beaucoup, si elle n'existait point. Pouvant presque suppléer celle de J. Cartier, il sert de trait d'union entre elle et l'œuvre de Champlain.

ART. VI. — AUX ETATS-UNIS.

I. — Les chutes du Niagara.

Tirez une ligne droite de Chicago à Boston, et juste au milieu, au bas du lac Érié, et à l'endroit où ce lac se rétrécit pour former la rivière Niagara, vous aurez Buffalo.

A cause de sa position très avantageuse par la proximité des grands lacs, à cause de l'activité industrielle de ses habitants, Buffalo se trouve dans toutes les géographies et prend place dans toutes les transactions commerciales. Mais cherchez dans l'histoire, lisez les traits des premiers explorateurs, et vous ne le trouverez pas. C'est que, bien que déjà ville géante, Buffalo n'en est qu'à ses débuts.

Tout petit village, il fut détruit en 1812, lors de la guerre entre l'Amérique et l'Angieterre. Mais le "tout petit village" sut renaître et, comme le phénix de la fable, trouver une vigueur nouvelle.

Récemment creusé, le canal Érié, en donnant plus d'expansion à son commerce, porta sa population, de 7,000 âmes qu'elle était en 1820, au chiffre de 15,000 en 1832. Ce nmouvement ne s'est jamais ralenti, et chacune des années du dernier siècle a fourni un contingent considérable.

Buffalo possède aujourd'hui, et à juste titre, une renommée de capitale et ne compte pas moins de 425,000 habitants.

Une partie de son renom lui est venue de sa proximité des chutes du Niagara, distantes à peine de quelques milles. L'on y vient de tous les pays, et je voudrais vous en dire quelques mots.

Les nombreuses lectures que j'avais faites sur cette merveille du monde me rendit impatient de les voir.

Descendez "Porter avenue," où nous nous trouvons, jusqu'à ce que vous tombiez sur une autre avenue, celle de Niagara. Regardez alors droit devant vous, et vous verrez, tout au bout, à travers

les feuilles des grands arbres, à une distance de quatre à cinq cents mètres, une immense nappe d'eau luisant au soleil comme un océan d'argent fondu; c'est le lac Erié. Nous sommes tout près de la rivière Niagara que nous allons côtoyer tout le long de la route jusqu'aux chutes.

Les tramways à destination de Niagara-Falls passent fréquemment; nous ne serons donc pas embarrassés. Nous descendons d'abord l'immense avenue Niagara qui compte plus de quatre mille maisons. Cette avenue, comme d'ailleurs toutes celles de Buffalo, présente une physionomie à part. Qu'il y a loin de ces coquettes maisons à forme de chalet, isolées les unes des autres, dérobées sous l'ombre des arbres, entourées de riantes pelouses, toujours vertes sous leur manteau de lierre, alignées sur un parcours de plusieurs kilomètres, à ces rues et à ces maisons des grandes villes d'Europe où tout est encaissé et où l'on étouffe à l'ombre de cinq ou six étages! Buffalo, ville libre et neuve, a, jusque dans l'alignement de ses rues et la disposition de ses maisons, toutes les allures de l'indépendance et toutes les grâces de la jeunesse.

Nous voici bientôt en dehors de la ville; les maisons deviennent de plus en plus rares, l'horizon s'élargit, nous sommes en pleine campagne. L'air est calme, et le soleil poudroie sur les verdure. La plaine s'étend au loin à perte de vue et sans accident de terrain. Ce sont partout de riches pâturages où les animaux paissent à l'aise. Quelques-uns viennent nous voir passer, tandis que d'autres arrêtés devant une mare d'eau semblent y fixer, en regards stupides, comme le mirage d'un songe.

Bref, la campagne auréolée de lumière, embaumée de poésie, grisait mon âme par ses influences enivrantes. J'étais heureux plus qu'on ne le peut dire.

* * *

Nous voici enfin à Niagara Falls, voici les chutes.

Le tableau que j'eus alors devant moi écrase l'imagination et défie toute peinture. On a dit qu'il faudrait pour le reproduire, le mélodieux langage de Lamartine et la souveraine poésie de Byron. C'est inexact. Leur plume d'or pourrait nous chanter les magnificences de cette merveille, mais la *décrire*, jamais.

J'avais lu et relu Chateaubriand, quand il parle des chutes dans ses *Mémoires d'Outre-tombe*; aucun détail n'avait passé inaperçu pour moi, et mon imagination aidée, soulevée par cette prose enchanteresse, s'était représenté la scène qu'il nous peint. J'ose dire aujourd'hui que ces pages, toutes magnifiques qu'elles sont, ne sont pas l'expression de la réalité. Chateaubriand est le *poète* des chutes, il n'en est pas le *descripteur*.

On m'a montré ici la reproduction d'un tableau, fait par un artiste, sur les seuls données de l'illustre écrivain; et ce tableau n'a

rien des chutes : c'est une scène *idéalisée*, ce n'est point l'expression de la vérité.

J'ai vu les grands paysages des Alpes et des Pyrénées ; il n'en est aucun qui puisse soutenir la comparaison, aucun ne m'a empoigné l'âme comme ce spectacle, unique dans le monde : c'est le plus grandiose et le plus éblouissant que l'on puisse concevoir. Nulle part je n'ai entendu dans un pareil fracas le tonnerre des eaux tombant d'une hauteur vertigineuse dans un abîme sans fond. Rien ne vaut cette féerie d'un torrent qui s'éclabousse dans un nuage immense de vapeurs, et où viennent se jouer toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Pendant dix longues minutes je restais là, immobile, inconscient de tout. Pour un peu fasciné par ces masses d'eau, j'aurais changé l'exclamation du psalmiste et j'aurais dit : "mirabiles claudines Niagara," les chutes du Niagara sont merveilleuses.

Le P. Patton, mon compagnon, me tira de ma rêverie et nous partîmes pour une excursion d'une grosse heure et demie. Cette excursion consistait à descendre en tramway la rivière Niagara, presque jusqu'au lac Ontario, et à la remonter ensuite jusqu'aux chutes.

Cette partie de la rivière Niagara est particulièrement intéressante, les paysages en sont très beaux et très variés, et les rapides nombreux et magnifiques.

Si j'avais fait cette promenade avant de voir les chutes, j'eusse été pleinement satisfait. Maintenant, elle ne me présentait plus que des beautés de second ordre, et qui s'effaçaient dans la comparaison avec ce que j'avais vu auparavant.

Tout ceci se passait le matin.

Nous revînmes aux chutes après le dîner. Le spectacle n'en était pas moins beau, mais l'endroit d'où nous la considérâmes était changé. Nous étions au haut des chutes et nous pouvions contempler tout à l'aise, et tout à fait au bord de l'abîme, les immenses cataractes. L'arc-en-ciel était encore plus fort que le matin, et ses différentes couleurs plus accentuées. Vous eussiez cru, à voir les vapeurs irisées par ses reflets, assister à une pièce de feu d'artifice, ou plutôt, et je demande bien pardon de la comparaison, vous auriez pu voir un magnifique incendie dont les blanches fumées, mêlées de flammes, seraient descendues au lieu de monter.

Malheur me prit de vouloir prendre une photographie de cette scène.

Tandis que j'étais tout entier à la mise au point, un coup de vent,

Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs,

emporta mon chapeau. Je n'eus que le temps de dire au P. Patton :

— "Regardez donc mon chapeau qui s'en va !"

Et mon couvre-chef disparaissait dans le gouffre béant.

Je ne sais trop quelle figure je fis ; mais les gens s'assemblèrent aussitôt autour de moi, me regardant avec pitié, quelques-uns avec ironie, et commentèrent le naufrage. Un monsieur m'offrit une casquette que j'acceptai de grand cœur.

Mais avec mon chapeau tout mon enthousiasme s'était envolé. J'avais beau parcourir ces sauvages beautés, j'avais beau regarder tour à tour les chutes américaines et les chutes canadiennes tonnant audessus de moi, les îles seules qui étalent leur verdure jusqu'audessus du précipice, l'immense nappe d'eau coulant limpide et verte, et dont la ligne était brisée tout à coup par le bord de l'abîme, le paysage qui s'étendait devant moi comme pour faire décor ; plus rien qui me captivât, j'étais aveugle à tout cela. Le tonnerre des eaux eût-il été cent fois plus fort, l'amabilité du P. Patton eût-elle été mille fois plus avenante, que rien ne m'eût tiré de ma rêverie. J'avais perdu mon chapeau, mon beau chapeau... Je ne voyais plus que cela... Le Père riait, j'avais presque envie de pleurer. Le retour à Buffalo fut triste.

Vous ne vous imaginez pas combien un chapeau de moins sur la tête, au retour des chutes de Niagara, ça vous rafraîchit les idées !

H. WATELLE, O.M.I.

Observations. — Cet article sur le Niagara nous a paru, bien que rédigé au courant de la plume, un modèle de composition littéraire et artistique. L'art, en effet, sans être voulu et recherché, s'y allie au talent naturel. L'auteur du récit fait la description tangible de Buffalo, et amène la première perspective des "chutes" ; puis une seconde visite achève la vision première : on ne s'y attendait plus, et l'on s'en réjouit avec l'écrivain, comme devant une impression rajeunie et reviviscente.

La marque d'un talent est l'alliance du naturel et de l'art qui se dérobe.

II. — La catastrophe de San-Francisco.

Récit d'un témoin.

Le mercredi 18 avril, à cinq heures treize du matin, une violente secousse de tremblement de terre venait semer l'épouvante parmi la population, si habituée pourtant à ces phénomènes sismiques. Mais cette fois la secousse a été terrible et plus terrible encore le grondement qui l'accompagnait. Les oscillations durèrent environ vingt-huit secondes, qui parurent un siècle, tant l'effroi fut considérable. L'on s'attendait à chaque instant à voir la terre s'entr'ouvrir.

Chacun saute du lit, et en un clin d'œil, les rues se remplissent de monde : hommes en pyjama, femmes en chemises de nuit, enfants enveloppés dans des draps de lits se blottissaient apeurés dans les bras de leur mère. Plusieurs secousses plus légères succèdent à la première ; puis, tout rentre dans le calme.

Après avoir rassuré ma jeune femme qui, son enfant sur les bras

— un bébé de cinq semaines — erre à travers la maison qui a bravement résisté à la secousse, je grimpe à mon cabinet de travail, situé au deuxième étage, et, par la fenêtre, d'où l'on aperçoit l'admirable baie de San-Francisco, je contemple le paysage. Le soleil se lève, radieux, du côté du Golden Gate. La matinée est splendide. La mer est tranquille. Maintenant les gens revenus de leur premier émoi, s'acheminent vers les maisons. Déjà je m'apprête à regagner mon lit, quand tout à coup je vois devant moi des lucres sinistres se profiler au-dessus du Commercial District. Un, deux, trois, quatre bâtiments sont en feu. J'aperçois également à ma droite des colonnes de fumée noire s'échappant des quartiers que, au coup d'œil, je juge situés dans le South-Market. La ville est en feu ! Je cours à mon appareil téléphonique, et je constate alors que la communication a été coupée par la secousse de tremblement de terre. Je tourne le bouton d'une lampe électrique, rien. J'approche une allumette d'un fourneau à gaz, et j'obtiens à peine une petite flamme produite sans doute par un peu de fluide resté dans les tuyaux. A ce moment, j'ai l'impression qu'il s'est passé quelque chose de terrible, sans toutefois pouvoir me rendre compte exactement de la situation.

Je m'empresse de m'habiller et de courir aux renseignements. Les rues que je parcours sont jonchées de briques et de débris de toutes sortes venant des maisons éventrées par le sinistre. J'aperçois un joli cottage en briques qui ne tient plus que par un miracle d'équilibre. Un pan de mur qui s'est écroulé a mis à nu l'intérieur d'une chambre à coucher située au rez-de-chaussée. Sur le lit, deux cadavres : un homme et une femme, la tête fracassée. Un peu plus loin une voiture de laitier. Le garçon livreur gît sur le bord du trottoir, le crâne fendu par une cheminée. Il tient encore à la main une carafe de lait, destinée à une pratique habitant dans la maison devant laquelle il est tombé.

Je continue mon chemin, me dirigeant vers le centre de la ville. Partout, des scènes de désolation. En route, j'apprends qu'une grande maison meublée, le Brunswick-Hotel, s'est entièrement écroulée, ensevelissant sous ses décombres plus de trois cents personnes, dont une vingtaine de Français.

Il est un peu plus de huit heures, quand j'arrive — les chars ne circulent point — aux bureaux du *Franco-Californien*, journal quotidien, fondé en 1852, et dont depuis quatre ans je suis le rédacteur en chef. J'ai été devancé par le gérant du journal, qui complète les renseignements que j'ai pu recueillir et qui m'annonce, les larmes aux yeux, l'écroulement de nos ateliers typographiques, situés dans la même rue que nos bureaux. C'est lui qui me donne de nouveaux détails sur l'incendie qui règne en ville et qui m'explique que le feu a été provoqué par des courts-circuits qui se sont simultanément produits, immédiatement après la secousse sismique, dans un grand nombre de maisons et d'édifices publics.

Un reporter de l'*Examiner* passe et je l'interpelle. J'apprends

par lui que la grande usine à gaz a fait explosion et que la secousse de tremblement de terre, brisant toutes les conduites d'eau de la ville, a mis le magnifique corps de pompiers — dont le chef a été tué dans son lit, ainsi que sa femme, par un pan de mur — dans l'impossibilité de combattre le feu, les pompes devenant inutiles, faute d'eau.

* * *

Désormais, le désastre apparaît inévitable. Le journaliste dépeint l'incendie dévorant peu à peu tous les quartiers de la ville. Et dans cette fournaise, il montre la population affolée :

L'argent est rare; toute le monde a été pris au dépourvu, et d'ailleurs à quoi servirait-il? Les riches ont encore moins de numéraire que les pauvres gens, car les chèques avec lesquels ils ont l'habitude de régler leurs dépenses sont devenus inutilisables, par suite de la destruction de toutes les banques. Un tas d'individus aux allures suspectes circulent dans les rues, la plupart ivres de whiskey; le négociants, dont les établissements vont brûler, abandonnent eaux-de-vie et liqueurs à la discrétion des amateurs. Des femmes aussi et parmi elles des jeunes filles s'enivrent. La troupe et la police pénètrent dans les débits de boisson encore debout et ne se retirent qu'après avoir cloué les portes. Les récalcitrants sont impitoyablement tués... Que d'exécutions sommaires!

Cependant la population reste en général, calme et digne. Chacun fait ses préparatifs devant le feu dont les progrès sont terrifiants. Bien peu nombreux sont ceux qui songent à leur mobilier. Et d'abord, où prendre les déménageurs? Ensuite, où transporter ces impédimenta incommodes, car le feu marche à une vitesse vertigineuse? On se contente d'enfourer dans une malle du linge et quelques effets d'habillement, des provisions, s'il en reste encore dans la maison; et les hommes, suivis de leurs familles se retrouvent, à mesure que le feu avance, s'attachent au moyen de cordes à ces pauvres bagages qu'ils traînent derrière eux.

A la fin je me décide à aller camper au bord de la mer. Nos malles faites, j'ai le bonheur de voir passer une charrette appartenant à un négociant français: le conducteur erre à l'aventure. Je lui propose de transporter nos malles jusqu'à la mer: il y consent, ma femme prend place dans le véhicule, tandis que, suivant à pied, je pousse devant moi la voiturette dans laquelle mon bébé dort du sommeil des innocents.

Sur la plage, nous avons été devancés par des milliers et des milliers de famille. Nous trouvons cependant un coin pour nous installer: Nous fabriquons à la hâte une tente de fortune, au moyen de drap de lits et de quelques piquets mis à notre disposition par des voisins compatissants qui ont pitié de mon enfant; et là, nous atten-

donc les événements. Hélas ! ils se déroulent de plus en plus tristement.

Dans la nuit, le feu a marché à pas de géant. Même au bord de la mer, la chaleur est suffocante. De terribles détonnations se font entendre à chaque instant : maisons dynamitées, explosions de garages d'automobiles ou d'autres magasins de dépôts de matières explosibles. On y voit comme en plein jour. De ma couchette improvisée, je perçois la ligne rouge des flammes, et, malgré l'horreur du tableau, on ne peut s'empêcher d'admirer cet effrayant spectacle, qui vous fait comprendre l'émotion d'art qu'éprouva, dit-on, Néron en assistant à l'incendie de Rome.

* * *

Trois jours après, au moment où M. Lusinchi écrit sa lettre :

Environ 300,000 personnes se trouvent sans abri. Ces malheureux campent dans le district du Golden Gate Park, qui a été respecté par le feu, ou sur la plage sous des tentes rudimentaires où ils manquent de tout, malgré les efforts que font les autorités pour assurer des vivres aux victimes du terrible désastre.

Ce n'est que le samedi, 21 avril, que ces pauvres gens, peuvent à peine manger à leur faim. Les provisions arrivent de tous côtés. Des fourneaux sont installés en plein vent, des boulangeries de campagne fonctionnent, les grands paquebots qui se trouvent en rade fabriquent également du pain. Riches et pauvres, car l'argent n'a pour le moment aucune valeur, doivent faire queue pour recevoir leurs rations et l'on voit des dames élégantes, des messieurs qui trônaient hier dans les restaurants de luxe, attendre, un ustensile à la main, leur part de soupe, de haricots bouillis ou de viande que font faire cuire dans de vastes poêles des soldats improvisés cuisiniers.

Quelques journaux ont reparu. Ils s'impriment dans la ville voisine, Oakland, le Brocklyn de San-Francisco. Il nous apportent de réconfortantes nouvelles : les assurances paieront jusqu'au dernier sou ; le Congrès a voté 2 millions de secours...

Il est juste de dire que, malgré la tristesse de l'heure présente, personne ici ne se décourage. Ceux-là même qui, riches à plusieurs millions hier, sont aujourd'hui ruinés, font preuve de la plus grande énergie et s'appêtent à se remettre au travail. Quelques cars ont commencé à circuler. Des avocats, des médecins, ont déjà installé leur cabinet dans des baraques en planches construites à la hâte. Une agence importante, qui s'occupe de vente et d'achats de biens immobiliers, a improvisé des bureaux rudimentaires dans des locaux respectés par le feu. La spéculation renaît sur des ruines !...

Le correspondant du Figaro.

M. LUSINCHI.

III. — Les Débats français au Juniorat du sacré-Cœur.

Sujet: "Doit-on pousser les Canadiens français vers l'industrie plutôt que vers l'agriculture?"

DISCOURS DE M. BOURASSA.

Début. — Il peut paraître étrange qu'un fils de cultivateur vienne prôner l'industrie. Que la bonne agriculture ne s'en formalise point: elle n'est, je le crois, ni jalouse ni égoïste.

L'on se préoccupe beaucoup — et c'est avec raison assurément — de notre avenir national, et certains s'alarment... L'agriculture et l'industrie offrent un double champ d'action, et toutes deux, riches de promesses, toutes deux intimement associées, sont indispensables à la grandeur du pays, à l'épanouissement de notre race: sans hésitation, développons l'une et l'autre. Plus jeune, plus tendre, l'industrie appelle nos sympathies et nos soins, notre application et notre dévouement: rien de plus urgent!

En avant donc l'industrie! faisons du Canada un pays prospère, et assurons à notre nationalité un demain à l'abri de tout péril.

Il importe d'établir sur l'heure — que le Canadien français est doté des aptitudes qui font l'industriel, — que le pays se prête au développement industriel le plus merveilleux — que l'application à l'industrie est pour le Canadien français une question de vie ou de mort.

I.

Industriel, le Canadien? Pourquoi non? N'est-il pas de race française, et où l'industrie est-elle plus perfectionnée qu'au pays d'origine?

D'ailleurs les faits parlent d'eux-mêmes. Sans instruction spéciale, sans ressources, par les seules qualités natives, nos compatriotes industriels réussissent à merveille. Au grand étonnement de leurs devanciers, ils font des affaires d'or... L'Anglais et l'Américain ne préfèrent-ils pas à tout concurrent l'ouvrier canadien.

Le témoignage des hommes éclairés est en faveur de la thèse: c'est Rameau de Saint-Père... "le Canadien français est plus énergique, plus vigoureux, plus entreprenant, plus ingénieux que l'Anglo-Saxon"... Pour Bourinot et Bell, il est "le meilleur ouvrier"... C'est la conclusion déposée au *Nationaliste* dans son enquête récente...

Il faut donc les instruire dans les Universités des secrets des sciences, des beaux-arts, des connaissances propres à l'industrie,

car par les méthodes des ingénieurs et par la science des directeurs, l'industrie et l'exposition des ressources nous sont assurées à brève échéance.

Si des savants Canadiens français sont aptes à diriger les entreprises — par exemple le Transcontinental — même en l'absence de capitaux immédiats, il y a raison de croire à leur prestige et à leur ascendant.

Aussi bien est-il à regretter que les carrières libérales, médecine et barreau surtout, soient encombrées... Combien de manœuvres, hommes de peine, des milliers de compatriotes obscurs obtiendraient une formation industrielle à laquelle ils sont les plus aptes!... Jamais ils ne retourneront au champs, ils végèteront, perdus dans les bas-fonds de cette vie inférieure: il est temps de conjurer un fléau qui les décime, paralyse leur bonne volonté et arrête l'essor de leurs talents naturels et de leurs qualités de race!.....

II.

Et l'on se demande si le pays se prête à ce mouvement vers l'industrie?... Le Canada tout entier est un des plus beaux champs industriels du monde.

Nos domaines miniers ne sont-ils pas productifs?... Que de métaux, les plus utiles et les plus indispensables!... Tous les mois ce sont de riches découvertes... Outre les minerais d'argent, de fer..., voici le pétrole, les houillères, des eaux thermales... du phosphate...

Que dire des pêcheries... les plus productives de l'univers: saumons, sardines... Elles ont rapporté 23 millions de dollars!...

Quant à l'industrie forestière — dont le rendement annuel dépasse 80 millions — elle restera encore la première de tous les continents, avec ses arbres rares, gigantesques... Nos ports du Pacifique et de l'Atlantique ne suffisent pas à l'exportation les solives, des planches... Nul n'ignore la quantité de pulpe qui s'élabore dans les manufactures... nos voisins la viennent prendre pour le papier qu'ils revendent avec un profit de cent pour cent... C'est un malheur: se perpétuera-t-il?...

Nous possédons des pouvoirs hydroliques d'exploitation illimitée... Pourquoi ne pas les utiliser au plus vite?... De quelle valeur ne sont-ils pas pour la production de l'électricité, lumière, chaleur, force motrice, élément de concurrence...

Avouons que nos trésors d'industrie sont incalculables; on les a à peine entamés... Nos voisins les jalouent... l'étranger les convoite... Et nous laisserions faire?... et, penchés sur l'éternel sillon, nous consentirions à végéter aux champs, sans ambitionner une part égale dans la main mise sur nos richesses nationales?...

III.

Au point de vue national, l'on a dit avec raison que "la question de l'industrie est une question de vie ou de mort pour le Canadien français" (E. Bouchette). Elle ne touche pas exclusivement à notre prospérité matérielle et économique, mais à notre vie nationale.

L'industrie est indispensable à l'agriculture... jadis celle-ci était indépendante: elle ne l'est plus et ne saurait l'être désormais... Instruments de culture... tissages... tanneries... Est-ce que les exportations agricoles peuvent balancer les importations industrielles?... Comparez ici 253 millions à 163, là!... Seule, la petite industrie rapporte chez nous le double de l'agriculture...

Enumérons les pays essentiellement agricoles: Espagne, Italie, Russie...; les pays industriels: Allemagne, Etats-Unis, France, Belgique; le plus puissant, l'Angleterre, est à peu près exclusivement industriel...

Exemple de l'essor des Etats-Unis en un siècle: sachons les imiter avec des ressources égales, sinon supérieures.

L'on dit sans cesse: "Le Canada aux Canadiens." A merveille; mais encore faut-il que les Canadiens ne gardent, avec l'héritage intangible et inaliénable de la langue et de la religion, leur place au soleil, leur prestige dans la nation que par la part qu'ils sauront prendre à l'exploitation et à la possession des richesses.

Les Canadiens français coudoient les Anglais du dedans ou du dehors: ces derniers se flattent ouvertement de les écraser et de les assimiler. Dans l'industrie, ils ont contre nous une arme redoutable... Ils ont compris que là gisait la prépondérance, laissant la terre aux Canadiens, aux Ecosais et aux Irlandais pauvres... Qui ne voit que l'Anglo-Saxon a tout accaparé, pour ainsi dire: mines, voies ferrées, usines... minoteries... surtout les banques...

"Quand une nation est conquise financièrement, elle l'est matériellement." (R. P. L. Lalande)... et, en citant la France malheureuse, comme exemple, l'on peut ajouter "politiquement"...

Laissez l'Anglais contrôler l'industrie et la finance — et toutes deux n'en font qu'une — et vous aurez les comtés français représentés par des Anglais...

Refuserons-nous donc d'apprécier la vérité?... Et s'il fallait prévenir des objections en ce qui regarde la morale, la religion; comme mises en péril dans les centres industriels... ainsi que le luxe, le bien-être... il faut répondre que la campagne est elle-même ouverte à ces fléaux...

(Mais il convient de conclure... Résumé des preuves, récapitulation vive et pressante...)

—Certes, il serait humiliant d'être dépossédé par la force de

nos droits et de nos domaines deux fois nôtres... Mais que par notre inertie, notre inactivité, nous soyons complices des envahisseurs : oh ! non, jamais ! Immoler l'espérance de nos descendants, paralyser notre rôle de Français et de catholiques devant les fils de Henri VIII... où est donc l'orgueil national, où est l'exemple des aïeux ? Que la génération actuelle soit digne des ancêtres, confiante dans sa valeur : elle mettra à l'industrie sa main, son intelligence, son cœur, sûre d'y assurer le salut de notre race et la grandeur du Canada français !



Dictionnaire Général

DE

BIOGRAPHIE, HISTOIRE, GÉOGRAPHIE,
LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE,

DES

ARTS, SCIENCES, INSTITUTIONS,
MŒURS ET COUTUMES

DU

Canada et de la Puissance



PAR UN GROUPE DE PROFESSEURS DE

L'Université Catholique d'Ottawa.

Adresse :

“La Rédaction du Dictionnaire”

JUNIORAT DU SACRE-CŒUR.

Ottawa 190

M...

Le projet de “Dictionnaire” est une œuvre nationale, patriotique, surtout canadienne-française.

Pour la réaliser, nous faisons appel à votre sympathie et à votre dévouement. Une telle œuvre impose de multiples et longues recherches, en vue de l'exactitude et de la valeur des documents.

Nous osons compter sur votre concours bienveillant et désintéressé, et nous espérons que vous voudrez partager l'honneur d'apporter votre pierre au monument que nous voulons ériger à la gloire de notre pays et de notre religion.

Veuillez répondre au questionnaire ci-joint, et envoyer vos notes au plus tôt ou à loisir selon vos intentions.

Agréé,

M...

L'assurance de notre religieuse gratitude.

La Rédaction.

— Prière de répondre aux questionnaires —

I. — VILLE, VILLAGE.

1. **Nom** : origine, étymol., historique... ..
2. **Date** de la fondation, de l'érection ecclés. et civile... ..
3. **Distance** du centre principal, dans le comté... ..
4. **Monuments**, édifices remarquables... ..
5. **Nature** du sol; montueux, agricole, forestier... ..
6. **Rivières**, canaux, cours d'eau; usage... ..
7. **Industries** : lesquelles? depuis quand? qui?... ..
8. Principaux **produits**... .. commerce... ..
9. **Chiffre** de la population (1906)... ..
10. **Nationalité** d'origine..... proportion... ..
11. **Langue** dominante... ..
12. **Personnages** du passé, du présent... ..
13. **Événements** marquants, heureux, malheureux... ..
14. **Professions libérales** : médecin, avocat, notaire... ..
15. **Religion**, cultes dissidents... ..

— Prière de répondre aux questionnaires —

II. — PERSONNAGE IMPORTANT.

1. Noms de ses père et mère, frères et sœurs... ..
2. Ancêtres paternels ou maternels, marquants... ..
3. Nom et prénom, rang dans la famille... ..
4. Naissance... .. enfance... ..
5. Etudes — où, lesquelles?... .. grades... ..
6. Carrière embrassée, quand, où?... ..
7. Mariage, avec qui, fille de qui?... ..
8. Enfants : nombre, leur nom, carrière... ..
9. Œuvres : lesquelles, dans quel genre... ..
10. Dignités, honneurs, charges, titres... ..
11. Succès, insuccès publics... ..
12. Opinions politiques, religieuses... ..
13. Fortune, autres résultats... ..
14. Mort, quelle fin?